

Pas de deux

Michel Dallaire

Numéro 40, automne 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/43442ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dallaire, M. (1986). Pas de deux. *Liaison*, (40), 50–51.

PAS DE DEUX

par Michel Dallaire

Sitôt entrée chez elle, seule et à bout de souffle, Eva ferme la porte, fait glisser le verrou de sûreté, tire les rideaux du salon et s'écrase sur le divan.

Une à une, des larmes se forment, coulent le long de ses joues, tombent sur sa poitrine.

Il l'a trouvée. C'est bel et bien lui qu'elle a repéré au coin de la rue avant de monter dans l'autobus. Cet homme d'aspect imposant, sorti de son passé.

Elle a reconnu son abondante chevelure blonde, les traits tirés de son visage... Mais en se retournant pour être bien certaine qu'elle ne s'était pas trompé, il n'était déjà plus là.

Cette tension qu'elle porte en elle depuis dix-huit ans, depuis sa jeunesse, depuis qu'elle s'est enfuie avec Antoine... Son époux qui ne sait rien ou presque de son passé, n'a jamais exigé ça d'elle. (Des larmes coulent sur les joues de l'enfant blonde qui a les bras noués autour de la jambe de son père. Veut l'embrasser. Jeune, suppliante, désirant la chaleur de ses bras forts, de ses grosses mains.)

Le téléphone. À portée de la main. Elle voudrait entendre sa sonnerie. Que ce soit Antoine. Qu'il la sorte de ses rêveries perverses. Qu'il vienne à sa rescousse comme il l'avait fait il y a dix-huit ans lorsque ensemble ils ont quitté l'Espagne pour le Maroc, sans y penser deux fois, et qu'ils se sont perdus sur une plage ensoleillée, y sont restés pendant des mois, prenant la vie en patience et en joie, défiant l'avenir et le passé.

Avec les années et un semblant de sécurité, l'espoir s'est refait en



elle. Peu à peu, elle a senti s'éloigner d'elle les images terrifiantes qui si longtemps l'ont obsédée. Les clients, les autres filles, Helmut lui-même.

Mais voilà qu'à nouveau, il l'a trouvée. Elle ne l'a aperçu que le temps d'un éclair mais ça suffit pour que renaisse la peur qu'elle porte en elle depuis des années. Peur qui va, vient, l'étourdit, la laisse seule et vulnérable comme une enfant délaissée.

Elle ramène ses bras vers son corps, se lève lentement, se dirige vers le miroir du salon où elle n'aperçoit qu'une figure mouillée.

Epiée, traquée.

Mais depuis combien de temps l'a-t-il trouvée? Combien de villes et de pays a-t-il dû parcourir avant de la retrouver? Et pourquoi se laisser voir dans la rue?

Elle sent brûler sa chair. Les clients, jeunes et moins jeunes. Maso, sado... leurs peaux touchant la sienne. Son ventre déchiré pour quelques marks, quelques pesetas, quelques dollars de plus. Les visages anonymes, les baisers égarés... L'attente.

Le salon l'étouffe. Elle se sent comme une bête, prise au piège, se jetant dans la gueule du loup. Se voit à nouveau, impuissante. Elle n'avait que quinze ans et venait d'être mise à la porte par ses parents suite à de nombreux accrochages, avec son père surtout, qui l'avait rayée de sa vie.

Elle s'était tournée vers des amis qui lui offraient de temps à autre un repas et une place à coucher. Elle s'était ensuite mise à quêter sur les grands boulevards de Heidelberg, s'était faite arrêter pour vagabondage et s'était vu relâchée dès qu'on avait appris qu'elle était la fille d'un homme d'affaires les plus prestigieux de la ville. À sa sortie, elle avait rencontré Helmut qui l'avait prise sous son aile.

Eva était belle fille. Elle n'avait qu'à profiter de ses charmes et apprendre à faire jouir les autres. Hommes, femmes, jeunes, vieux, vieilles. Au début, ça la dégoûtait mais l'argent, son appartement... De toute façon, elle n'avait jamais cru avoir le choix.

La plupart des autres filles étaient de jeunes immigrantes, certaines plus jeunes qu'elle. Ayant quitté leur famille, elles étaient tombées dans les pièges de la rue, s'étaient retrouvées à l'hôpital ou s'étaient faites arrêter par la police. On les avait de nouveau relâchées dans la rue où Helmut les y attendait à bras ouverts, les accueillait comme de jeunes sœurs, leur donnait à manger, leur trouvait un logement provisoire et leur faisait

embrasser la plus vieille profession du monde.

Quelques mois de métier à Heidelberg et elles se retrouvaient sur la Costa del Sol, à Malaga ou Algeciras. Helmut n'était jamais loin. Ses « petites chattes » lui remettaient leurs recettes hebdomadaires et, en échange, il les protégeait, leur procurait de la cocaïne et du haschisch, payait leurs amendes, leurs ordonnances, leur trouvait un médecin quand elles en avaient besoin et, bien sûr, leur trouvait d'autres clients, des touristes surtout. Ça laissait moins de traces. Ça payait sans bougonner.

Rien ne semblait distraire Helmut. Rien ne semblait l'ébranler. Jamais. Il empochait l'argent de ses filles, leur remettait leur part, les battait de temps à autre et retournait fréquemment à Heidelberg où, disait-on, il avait d'importants rendez-vous. Pour sa part, Eva subissait, une journée à la fois, une nuit à la fois. Incapable de s'en sortir. Coincée.

Un bruit l'arrache à sa rêverie. On cogne à la porte. Eva n'ose bouger ni faire le moindre geste. On cogne à nouveau. Elle se met à trembler, se recroqueville sur le divan, reconnaît le sentiment. La première fois, la première fois qu'elle avait tenté de s'enfuir, chose qu'on ne faisait pas. La première fois qu'elle s'était faite battre, par Helmut. Quatre jours au lit, seule. Puis à nouveau les clients. Elle avait seize ans, et...

La porte. Quelqu'un à la porte.
— Foutez-moi la paix!

— Mais ma petite chatte, c'est pas comme ça qu'on accueille un vieil ami. Allez! Ouvre-moi cette porte! Cette voix sortie de son passé, cette voix semblable à un chien qui jappe, qui hurle. Cette voix, un obus. Éclate. Dix-huit ans après...

— D'accord Eva, mais je reviendrai dans une heure.

J'ai attendu longtemps tu sais. Une heure de plus ou de moins... Maintenant que je sais où tu demeures avec ta belle petite famille...

Silence. Il est parti.

Traquée pendant dix-huit ans, depuis qu'elle a quitté le port de Tanger avec Antoine, portant en son sein leur fils unique. Sentir à nouveau sur sa peau la brise humide qui soufflait par ce matin de départ.



Elle erre dans la maison, s'arrête à nouveau devant la glace, n'aperçoit qu'une figure méconnaissable.

À dix-huit ans, s'exprimer par le corps. Belle, jeune, formée à la rue.

À trente-six, offrir son âme, comme un bonbon...

Les temps se superposent, obscurcissant tout, se noient dans ses larmes. Allemagne, Espagne, Maroc, Canada. Ici et ailleurs. Les détours. Le hasard. La haine. L'amour.

Envie de fuir. Mais il surveille sûrement la maison. Le téléphone... Antoine. Elle décroche le récepteur. Rien. Il a dû couper la ligne.

Elle entend cogner à la porte... Calme, un peu de calme. On cogne à nouveau. Eva se précipite dans la cuisine, ouvre le tiroir du haut et sort un couteau à viande. Bruit d'une fenêtre qui vole en éclats.

Armée de son couteau, elle se dirige à toute vitesse vers la porte, aperçoit une main et un bras se glissant par la fenêtre pour ouvrir la porte de l'intérieur, vise le bras, frappe... Trop tard. Helmut a hurlé mais la porte s'ouvre et voilà qu'il se dirige vers elle, le bras sanglant.

— Ce coup de couteau, tu me le payeras cher ma belle.

— Mais tu es complètement fou! Elle s'élance vers lui, se fait renversée, lui griffe la joue et s'effondre sous ses coups, en sanglots.

— Il y a de ces choses qu'on ne pardonne jamais.

— Pardonner? Pardonner quoi? Helmut se dirige vers la chambre à coucher, s'arrête dans l'embrasement de la porte, se retourne vers Eva.

— Pauvre innocente! Tu ne sais vraiment pas? Toutes ces années et tu n'as jamais su. C'est à cause de toi ma petite chatte que j'ai été laissé de côté, qu'on a essayé de me tuer. C'est ton père. Après la disparition de sa pauvre fille, il a voulu...

— Tu connais mon père?

— Le connaître? Tu te souviens de tous mes rendez-vous à Heidelberg quand on était en Espagne? C'est ton père que je rencontrais... pour lui remettre son argent. Ton cher petit papa en or qui n'a jamais voulu de toi. Pas avant que tu disparaisses du moins. C'est pour lui que tu travaillais... Parce que tu crois vraiment que c'est le hasard qui fait que je t'ai prise sous mon aile comme je l'ai fait?

Par la porte entrebâillée de la chambre, il regarde le lit. Éclate de rire. Se dirige vers elle. La touche. Elle ne sent plus son corps. Seul le tic-tac de l'horloge l'atteint.

— Oui, il nous a bien eus ton petit papa chéri.

À son retour du travail, Antoine Lachance découvrit le corps sanglant de son épouse dans leur lit défait. Morte.

Tout le reste n'est que littérature. □

Michel Dallaire a publié en 1985 son premier roman chez *Prise de Parole, L'œil interrompu.*
